



**L'HIVER**

LE POUR ET LE CONTRE

Que le mot est court, mais que la chose est longue !

On peut convenir de cette vérité sans vouloir en rien médire du Canada, n'est-ce pas ?

Cinq lettres suffisent à la main, deux syllabes, à la voix, pour enfermer cinq mois en deux voyelles et trois consonnes ; pour susciter dans l'âme toute une gamme d'impressions, dérouler devant les yeux toute une série de tableaux !

A ce propos, et sans vouloir aucunement imposer notre fantaisie comme une trouvaille philologique, nous pensons que, lors de l'élaboration de sa langue, chaque peuple a dû rapporter à sa façon particulière de sentir, à une sorte d'idiosyncrasie de race, la composition, l'accent phonétique du mot désignant l'objet ; et que les termes, représentant, à un stage plus avancé, les idées générales ou abstraites, ont retenu dans leur expression graphique ou vocale une ou deux des idées dominantes composant le tout.

Comment expliquer, sans cela, la raison pour laquelle tel mot est formé d'une syllabe, tel autre de deux, de trois, de quatre, etc. ?

Le nombre, la mesure tient évidemment dans le langage la place de la couleur en peinture ; l'une est pour la vue ce que l'autre est pour l'ouïe, une indication, un trait sensible. Voilà sans doute pourquoi les sensations uniformes, régulières, se traduisent par des polysyllabes, tandis que les mouvements spontanés, les élans de l'âme, emploient le monosyllabe, l'exclamation enfin.

Et l'on sait ici que le nombre n'ajoute rien à la valeur, au contraire ! Car quelle phrase si bien rythmée soit-elle, vaudra jamais l'éloquente énergie d'un ah ! ou d'un ch ! arraché à la douleur, à la surprise ou à la joie ?

Aussi le chaud et le froid, dont les effets extrêmes produisent des résultats semblables, se désignent ils chacun par un monosyllabe. Dans les deux cas c'est un cri.

Pour le mot hiver, on peut en articuler un ou deux de cris, suivant qu'on préfère son commencement ou sa fin, ou qu'on les déteste également tous deux.

Une consolation pourtant : l'hiver est la 4<sup>ème</sup> et la dernière saison de l'année. Mais le bon sens populaire, en désaccord ici avec la science, a précisément choisi ce moment pour commencer son année ; afin

sans doute de se débarrasser au plus vite du fâcheux. On appelle cela manger son pain noir le premier.

L'hiver, c'est la période de deuil de la terre, qu'elle porte en blanc contrairement à notre coutume.

Alors plus de fleurs éclatantes et parfumées, plus de fruits savoureux, plus de berceaux épais, de gazons verdoyants ; plus de forêts harmonieuses, plus de ruisseaux murmurants, d'oiseaux chanteurs, de brises attiédies ; plus de travaux champêtres, tout languit, tout meurt.

La neige couvre le sol, la bise souffle, les arbres semblent retournés la tête en bas, les racines en haut ; la glace emprisonne les eaux, les champs sont déserts, le vent gémit aux portes, et la misère, avec son cortège de compagnes pâles et amaigries, force les demeures, entre par les ais mal joints, les vitres absentes, pour s'asseoir dans bien des foyers.

C'est la saison des engelures qui transforment les mains en pattes de homard ; du coryza, qui change le nez en robinet de fontaine ; des rhumatismes, qui donnent à leurs victimes des airs de clowns ankylosés ; des rhumes, des inflammations de poitrine, des maux de gorge, qui changent la voix humaine en aboiement et les asthmatiques en geysers en éruption.

Si l'on sort, il faut s'empaqueter comme un colis ; si l'on rentre, il faut presque se déshabiller, et si l'on reste à la maison, l'on devra supporter, pour cent motifs, une température à faire éclore des œufs d'autruche.

La mythologie représentait l'hiver sous les traits d'un vieillard couvert de glaçons, avec la barbe et les cheveux blancs. Le petit Neptune qui surmonte la fontaine du palais de justice de Montréal, peut vous donner une idée du bonhomme de l'antiquité.

De nos jours, c'est aux vitrines des fourreurs qu'il faut aller pour voir le mythe en costume moderne.

La seule excuse de l'hiver, c'est qu'il engendre le printemps.

Durant cette saison, l'ami soleil parcourt la partie de son domaine qui s'étend au sud de l'équateur, faisant successivement les trois stations célestes qui ont nom le Capricorne, le Verseau et les Poissons : il se met en route au solstice qui porte son nom, le 21 ou 22 décembre, et finit, astronomiquement parlant s'entend, le 19 ou 21 mars, jour de l'équinoxe du printemps. Sa promenade dure 89 jours.

Le cercle que le soleil a décrit dans cette course s'appelle le tropique du Capricorne,

du nom d'une constellation composée de trente-et-une étoiles ; dont le groupe affecte la forme d'une chèvre ; chèvre martyre qui fut placée au ciel en récompense de la lutte qu'elle soutint dans la guerre des Titans, contre le maître de l'Olympe.

Le 21 janvier, il visite le Verseau, sa deuxième station, époque fiévreusement attendue jadis par les Egyptiens ; car, alors, le soleil venait déposer le limon fécondant de ses eaux sur la terre des Pharaons.

Au 18 février, il passe aux Poissons, formés de deux bandes d'étoiles que la fable assure être les Dauphins qui conduisirent Amphitrite à Neptune, son mari barbu.

En ce temps, une nuit profonde enveloppe les régions du pôle boréal, tandis qu'un jour sans aurore ni crépuscule éclaire le pôle austral.

Tout cela, parce que la terre aime le soleil, et que dans son affection elle se penche de quelques degrés sur l'écliptique, spirale amoureuse que l'astre chevelu décrit autour de sa benjamine.

Que notre planète, inconstante ou froissée, rompe son attitude et se redresse, de suite tout change sur notre globe.

Les régions polaires ne verraient jamais leurs glaces se fondre, les contrées équatoriales subiraient constamment une chaleur torride, et un printemps éternel deviendrait le partage de nos zones tempérées. Mais il est facile de concevoir que la végétation ne pourrait résister à ces conditions climatiques, et l'extinction de toute vie à la surface de notre globe serait bientôt la conséquence du dépit de notre planète.

Que la terre continue donc à se tenir penchée sur la route du soleil ; c'est son amour qui nous sauvera.

Mais quittons le ciel et revenons chez nous malgré l'hiver, ou plutôt à cause de lui ; bien qu'on en dise, il a du bon, de l'excellent même.

Dans les autres saisons de l'année, l'on vit sous le ciel, aux champs ou dans la rue ; pendant l'hiver, on vit chez soi. C'est le temps de la vie de famille, des joies intimes du foyer, des longues causeries, des contes aux enfants, des lectures instructives, des projets d'avenir exposés au coin du feu.

C'est aussi l'époque des grandes fêtes religieuses de la Noël, du jour de l'An, des Rois.

Qui n'a souvent évoqué, même au temps des lilas et des roses, le souvenir de la messe de minuit célébrée dans une église de village ? Le sol est recouvert d'un blanc tapis de neige fraîchement tombée qui crie sous le pied ou les patins de la carriole ; au

firmament, d'un bleu sombre, scintillent mille étoiles, et, au loin, tandis que le joyeux carillon des cloches appelle les fidèles, les lueurs des cierges s'épandant sur les vitraux constellés de dessins de givre, font resplendir le saint édifice dans la nuit comme un château de fée.

Et le premier de l'An, cette fête des pètitis, ce jour d'oubli, de raccommodements, d'amicales effusions, de cadeaux de toutes sortes, polichinelles et bijoux, pantins et bombons !

Et la fête des Rois, le gâteau traditionnel avec sa fève révélatrice et ses toasts à la santé de ces souverains d'un jour !

Et les promenades en traîneaux à travers les champs silencieux, où, par un clair soleil, la neige brille comme une poussière diamantée ; les glissades au clair de lune, le patinage, les soirées mondaines, les bals, les soupers, tout ce qui constitue le charme de la vie sociale, et donne aux relations cette urbanité affable et de bon goût qui distingue la bonne compagnie !

Toutes ces joies, ces plaisirs, ces divertissements, ces rapports qui se nouent entre personnes auparavant étrangères, nous les devons à cette saison.

L'hiver, comme on le voit, a son rôle dans la vie de l'homme, aussi bien qu'il l'a dans la distribution des biens de la terre.

Pour celle-ci, après les efforts nécessaires à l'enfement des moissons de l'été et des fruits de l'automne, c'est l'instant du repos, d'un sommeil réparateur.

Grâce à son manteau de neige, la terre conserve sa chaleur et les gaz nécessaires à la végétation.

Grâce à l'hiver, aussi, l'homme puise en ses souffles vivifiants un surcroît de force et d'énergie ; dans les travaux et les plaisirs qu'il crée toute une classe particulière de sensations et d'habitudes.

A son contact la terre s'endort, mais l'énergie humaine s'éveille : l'une répare ses forces en silence, l'autre les dépense bruyamment. Et comme l'harmonie du monde repose sur ce mouvement perpétuel de rénovation, il serait aussi ridicule que pervers d'insulter au principal facteur de notre félicité.

Donc, fêtons l'hiver, si nous voulons célébrer le printemps ! A. ACHINTE.

**ECHOS DE PARTOUT**

Le fer est devenu pour ainsi dire le symbole du siècle : sur terre comme sur mer, c'est la maîtresse matière aujourd'hui mise en œuvre. Un architecte de Paris, M. Boileau, a donc